

le mort sur l'âne

Nicolas Cavallès





le mort sur l'âne

Pour la préparation de ce texte, l'auteur a bénéficié d'une mission
Stendhal de l'Institut français.

DU MÊME AUTEUR

Vie de monsieur Leguat, Prix Goncourt de la Nouvelle, 2014

Pourquoi le saut des baleines, Prix Gens de Mer, 2015

Les Huit Enfants Schumann, Mention spéciale du jury du prix
Françoise-Sagan, 2017

© Les Éditions du Sonneur, 2018

ISBN : 978-2-37385-074-1

Dépôt légal : janvier 2018

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : © Giorgio Galeotti

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

le mort sur l'âne

Nicolas Cavaillès



À MONCHOACHI

*D'une île à l'autre,
de la nôtre, dont je tairai le nom indécent,
à la vôtre, dont je serais curieux de savoir
par quel mot secret vous l'appellez,
je vous prie, cher Maître, de recevoir les pages qui suivent,
ces lignes d'errance, ces fables et légendes perdues,
glanées au hasard des routes :
vous saurez mieux que moi lire au travers
le récit essentiel des destins insulaires.*



ON RACONTAIT JADIS L'HISTOIRE d'un vieil âne gris qui vivait attaché à un piquet au bord d'un petit lac souvent boueux, au fond d'un cratère volcanique éteint. Les trois décennies qu'il avait passées à porter des sacs de jute et à engrosser des ânesses comme des juments avaient éreinté cet âne ; il ne bougeait plus beaucoup, ne courait plus du tout. Mais il était encore utile à son maître en cela qu'il lui servait à un élevage expérimental de moineaux : les petits œufs mouchetés étaient introduits et nichés dans les oreilles de l'âne.

Comme tous ceux de son espèce dans l'île, on l'appelait plutôt de son nom créole : *bourik*. Vieille bête passablement lasse, solitaire et goguenarde, autrefois bai noir, désormais grisonnant, calme, le poil épais, le cuir dur, la tête basse, il brandissait sans vigueur ses oreilles de lapin et avisait le monde par en dessous, d'un œil qu'il avait somnolent et circonspect, voire mélancolique. Un peu de blanc fissurait en éclair son chanfrein, depuis son front détendu

jusqu'à ses larges naseaux secs. Ces derniers temps, il n'avait plus d'occupation particulière. Il broutait peu, et cherchait du regard un sens à son existence, dans les limites de son étrange pacage volcanique ; des moments d'abattement le pétrifiaient contre son piquet. Il donnait parfois un coup de sabot dans le sol, par dépit, puis ses oreilles retombaient un peu plus bas, voûtées comme des fleurs fanées. Le reste du temps, il se contentait de porter sa bedaine, trop pesante pour son instinct vital flageolant, et depuis sa croupe revêche, lâchait au pied de son sempiternel piquet des boulettes fécales dures, pétries d'indifférence et de morosité. Ses yeux rouges étaient noyés de vieilles larmes qui ne coulaient jamais.

Un soir, alors qu'il somnolait à son poste, à peine dérangé par quelques cris qui avaient semblé peupler ici ou là les ténèbres environnantes, deux humains surgirent qui vau-trèrent aussitôt sur l'échine de notre *bourik* un fardeau informe, long et lourd, et qui le fixèrent là par trois tours de corde. Tout alla très vite. Ils détachèrent l'âne de son piquet, et se mirent à le frapper dans la gueule et à le fouetter sur les flancs avec du bambou jusqu'à le faire s'enfuir dans la pente boisée du cratère, sans lui avouer quelle nouvelle charge il portait sur le dos : un cadavre.

L'âne ne comprit rien.

Cette mésaventure le prenait totalement au dépourvu ; rien ne l'y avait préparé – rien, sinon une curieuse insomnie qui l'avait maintenu debout. Pourquoi ce soir-là n'avait-il pas su se laisser choir et se coucher par terre, les pattes avant glissées sous son poitrail, comme en position fœtale, les pattes arrière étendues le long de son ventre, comme un gisant désarticulé, la ganache, la tête et l'encolure à plat sur le sol ? On ne l'eût pas dérangé de ce repos-là. Mais non, il était resté debout, inutilement, bêtement, jusqu'à la chute du cadavre sur son dos, jusqu'aux coups de fouet des convoyeurs funèbres – comme s'il les avait jusque-là attendus.

Il s'élança néanmoins, sans crier, docile et maladroit, dans la forêt qui couvrait la paroi intérieure du volcan.

Il essaya de courir : à chaque pas il trébucha dans les racines et la broussaille, les genoux tordus par la raideur de la côte à monter.

Après quelques minutes de panique et de violents efforts peinant à le propulser dans les hauteurs mais suffisant tout de même à l'éloigner assez du fond du cratère, il s'arrêta, reprit un peu ses esprits entre deux arbres inconnus, et vit qu'il était seul. Il s'affala contre la pente pour s'y frotter le dos et en arracher l'énorme parasite, mais ce fut en vain : le cadavre était trop solidement attaché, pressé contre sa peau rêche.

L'âne souffla comme un cheval. Quand ses grosses lèvres eurent fini de rissoler, il découvrit toutes ses dents blanches en un large sourire de dément.

Il aurait aimé rester allongé là, sur ce lit de gazon frais, mais le grand cadavre qui lui barrait le dos interdisait tout confort : il fallait s'en débarrasser, trouver une solution. L'âne se laissa rouler et remettre sur ses pattes à la faveur de la pente, puis il reprit son ascension, lentement, sans plus savoir pourquoi il continuait à monter aveuglément au lieu de redescendre chez son maître, au fond du cratère.

Le crâne du mort frottait contre son encolure et les pieds cognaient dans son ventre ; roulé dans une couverture, les bras froissés sur l'abdomen, le cadavre pesait.

== 2 ==

PERDU ENTRE LES BRANCHES et les troncs qui le freinaient de leurs rets mouvants, l'âne s'obstina tête baissée à monter au plus court, au plus raide, en quête de lumière et de grand air. La forêt brassait des parfums épais qu'il ne reconnaissait pas. Il sentait que les cerfs, les singes comme les malfrats qui traînaient encore par là le fuyaient de loin ; une aura d'immobilité coagulait autour de lui à mesure qu'il avançait, et lui-même aurait préféré être partout ailleurs que sous cette dépouille dont il ne savait que faire, dans cette jungle volcanique suffocante, au seuil d'une nuit qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu traverser jusque-là.



L'HOSTILITÉ POISSEUSE DE CE CHAOS attisa sa rage, mais lorsqu'il voulut donner à sa fuite un nouveau rythme, plus rapide, l'âne qui ne savait comment s'extirper de là se retrouva soudain hors de la forêt, sur le chemin de crête du cratère.

La légende veut qu'il se soit alors mis à marcher sur ce sentier circulaire, et qu'il en ait fait plusieurs fois le tour, sans s'arrêter, plusieurs heures durant, les yeux à terre, concentré sur son progrès permanent, attendant mystérieusement que survienne une solution à son problème de cadavre – *comment s'en débarrasser.*

== 4 ==

UN BOURDONNEMENT EMLIT le ciel vide qui se déployait au-dessus du volcan, de l'âne et du mort. Notre *bourik* voulut lever les yeux, mais il ne put que dresser un peu ses longues oreilles; il se sentait perdu, déphasé. Le vrombissement se précisa, brisé de heurts et de pauses, jusqu'à rappeler le rythme saccadé d'une série de hurlements de douleur humains, quand l'égosillement alterne avec la reprise désespérée du souffle. L'âne marcha encore, mais ne croisa personne, et à chaque pas asséné sur les lèvres de ce cratère qu'il avait habité longtemps sans jamais le connaître de la sorte, il ne découvrit rien d'autre que sa propre solitude, accrue par les insaisissables cris qui l'accablaient. Aussi fallait-il que ces hurlements fussent poussés par le cadavre, depuis le tréfonds de sa funèbre inertie.